

Entretien avec Antoine Marie, chercheur post-doctoral au CEVIPOF, psychologue politique, spécialiste des sciences cognitives, de la polarisation politique et de la désinformation

Quels sont les mécanismes psychologiques cognitifs qui rendent les citoyens français vulnérables aux manipulations de l'information ? Comment le cerveau réagit-il face à elles ?

Il y a une pluralité de mécanismes. La première idée importante à noter, c'est qu'une nouvelle information accroche le cerveau des gens dès lors qu'elle est intuitive.

Un discours qui irait complètement à l'encontre des croyances d'arrière-plan des gens, contre ce qu'ils sont déjà disposés à croire, ne marcherait pas, ne serait pas mémorisé. Les agences russes ou chinoises, par exemple, viennent toujours appuyer sur des points de vulnérabilité de la société française, des phénomènes de défiance politique déjà bien installés. Voilà l'élément le plus important de tous : pour reprendre une expression du sociologue Gérard Bronner, leur objectif est de surfer sur des pentes naturelles de l'esprit.

Les tentatives d'influence jouent aussi sur la prédisposition humaine au tribalisme, à la polarisation : les conflits intergroupes, un groupe qui en opprime un autre...

Une autre technique est de « blanchir », de « recycler » un narratif. Par exemple, en Afrique ou en France, il existe une certaine rhétorique anti-establishment ou anti-coloniale. Les Russes ont donc surfé sur ce genre de thème en disséminant leurs récits.

On dissémine un narratif qui vient du Kremlin, qui vient d'organisations désinformantes hostiles à l'Europe et à la France, mais en dissimulant la source, afin qu'on ne voie plus d'où ça vient. De cette manière, la méfiance que susciterait un discours venu du Kremlin est escamotée, mise entre parenthèses.

Cette désinformation joue aussi d'un autre ressort psychologique : flatter la volonté de tout un chacun de penser indépendamment, contre la « pensée dominante ».

Le contexte actuel en France, politique, social ou sociétal, rend-il les Français plus perméables à la désinformation ?

Absolument. Plus la société française est divisée, plus les grands groupes politiques se voient comme étant en guerre les uns contre les autres, plus les gens vont avoir envie d'en découdre en termes rhétoriques, et plus cela crée une opportunité pour que la Russie ou d'autres adversaires viennent disséminer des messages hostiles à un bloc, par exemple le bloc central, afin de renforcer cette polarisation.

Les Russes observent la situation, ils savent très bien que la société française a des divisions. Ils savent qu'il y a un bloc d'extrême droite, une droite, un bloc central, une gauche et une extrême gauche.

Ils vont donc essayer de disséminer des messages qui renforcent cette division, ce clivage, pour affaiblir la France en tant que puissance, pour augmenter la critique qui pèse déjà sur le Président Macron et son gouvernement, affaiblir l'ancrage européen, les ambitions européennes... Renforcer la polarisation.

L'idée, c'est toujours de diviser pour mieux régner, pour éroder la confiance dans les institutions et dans l'idée qu'elles nous rendent service, nous protègent, qu'elles agissent dans l'intérêt commun. Plus vous érodez cela, plus vous divisez le pays et plus vous l'affectez.

Quelles méthodes basées sur les sciences cognitives pouvez-vous recommander à un citoyen pour repérer ses propres biais et freiner l'impact de cette désinformation ?

J'en citerai deux principales. On pourrait appeler la première l'inoculation, ou l'avertissement réflexif. Il s'agit d'enseigner aux gens, à l'école, au collège, au lycée, les processus par lesquels la désinformation se diffuse, de les sensibiliser sur le fait qu'il y a de plus en plus de sites imitant des sites d'information mais générés par l'IA, et comment les repérer : fautes de typographie, chiffres très tapageurs qui doivent donner la puce à l'oreille, etc.

Quand on enseigne ces ressorts rhétoriques de la mésinformation et de la désinformation, on renforce les capacités de défense des gens. Par exemple, on peut expliquer que la désinformation va souvent surfer sur ce qui est croustillant, choquant, ce qui semble incroyable. Avertir les gens sur le fait qu'elle prendra souvent cette forme permet déjà d'y résister. Mais cela ne marche pas toujours, parce que parfois, la réalité est incroyable : le 11-Septembre, c'était fou, mais c'était vrai. Mais l'idée qu'il vaut se méfier des informations trop incroyables, ça reste une bonne heuristique : une règle qui marche la plupart du temps.

La deuxième idée très importante pour lutter contre la désinformation au niveau de l'éducation est d'enseigner les règles, les méthodes, les principes qui font qu'un discours est fiable ou moins fiable. Pourquoi un contenu journalistique est-il plus fiable que la production d'un influenceur lambda sur les réseaux sociaux ? Parce que derrière, il y a des professionnels qui contrôlent mutuellement leur travail et engagent leur réputation quand ils publient des informations et ont beaucoup à perdre s'ils diffusent des *fake news*.

Ces professionnels se contredisent les uns les autres et, de ce fait, peuvent contrecarrer leurs biais ou leur agenda idéologique personnel. De cette manière, un discours fiable et rationnel émerge de procédés collectifs, de discussions contradictoires, de correction des biais de chacun, de vigilance par rapport à sa réputation...

L'indépendance des sources, leur recoupement, fera qu'un discours d'expert en géopolitique ou d'un *think tank* professionnel conclura, par exemple, que c'est bien la Russie qui envahit l'Ukraine et non l'Ukraine qui a provoqué militairement la Russie. Il faut donc enseigner à grande échelle les procédés éditoriaux, la méthodologie qui permettent à un discours d'être établi, d'être fiable, plus fiable que l'intuition ou la théorie du complot du premier venu.

Ce sont des procédés collectifs, ancrés dans le principe de l'échange contradictoire, la déontologie, la réputation, la nécessité d'être *accountable*, c'est-à-dire de rendre des comptes, d'être intègre. Des procédés toujours basés sur l'intuition contradictoire de gens qui ont beaucoup à perdre à publier de fausses informations.

C'est la même chose dans le domaine scientifique : je fais confiance aux conclusions d'un article dans un journal sérieux de biologie, de physique ou de psychologie, parce que je sais que les conclusions des auteurs ont été progressivement élaborées et vérifiées par d'autres professionnels qualifiés. Les auteurs eux-mêmes engagent leur réputation en publiant ce qu'ils avancent.

Rien de tel n'existe dans la production de mésinformation et de désinformation. Je noterai une difficulté dans cet effort d'enseignement : ce sont des notions qui sont plus difficiles à transmettre à des gens ayant un niveau d'enseignement plus faible, qui ne sont par exemple pas allés à l'université, et qui n'ont pas eu besoin de produire des devoirs écrits rigoureux sur des sujets de société évalués par les professeurs. Car alors ils n'ont pas cette expérience de la rigueur éditoriale et des conséquences sociales qu'il y a à dire des choses non vérifiées. Les succès de la lutte contre la désinformation seront donc modulés par le niveau d'éducation, la classe sociale.